

ESPACE ET EXCLUSION DU PERSONNAGE DANS *LA VIE DE MARIANNE* DE MARIVAUX ET *LA TRAHISON DE MARIANNE* DE BERNARD NANGA

Daniel HOULI

Université de Douala, Cameroun

Résumé (Fr) : Dans la perspective de la poétique, l'espace est l'une des catégories qui assure la lisibilité du récit, en permettant de situer, et donc, de désambiguïser l'histoire. Aussi devrait-il permettre le brassage des personnages. Chez Marivaux comme chez Bernard Nanga, l'espace matérialise le pouvoir de la classe dominante, et témoigne de l'exclusion des personnages, en mettant à nu les représentations stéréotypées que les uns se font des autres. Marianne découvre l'inaltérabilité des classes sociales en se promenant dans les ordres sociaux, tandis le personnage de Bernard Nanga ressent de plein fouet la trahison, à partir de la discrimination spatiale. Les auteurs s'en servent pour dénoncer les tares d'une société sclérosée qui repousse l'étranger et empêche toute mobilité sociale. L'analyse permet de restituer la symbolique de l'espace chez les deux romanciers, lequel fonctionne plutôt comme un élément de marginalisation et de discrimination.

Mots clés (Fr) : espace ; exclusion ; personnage ; classes sociales.

Abstract (En): Space is one of the categories that enable a novel to be read by situating the story. Thus it should guarantee the mixture of the characters. But in Marivaux's *La Vie de Marianne* and Bernard Nanga's *La Trahison de Marianne*, space materializes the power of the dominating class, and testifies to the exclusion of the protagonists, unveiling the representations of ones and others. Marianne discovers the inalterability of social classes while wandering in the different social orders, the main character of Bernard Nanga is confronted to xenophobia, due to spatial discrimination. The authors deprecate societies in which foreigners are excluded. The analysis intends to point out the symbolic of space for the two writers, which functions as a discriminating and marginalizing element.

Keywords (En): space; exclusion; character; social classes.

Introduction

L'espace est la représentation du monde et désigne, pour adopter le vocabulaire kantien, *ce qui tombe sous le divers sensible* (2007)¹. L'espace renvoie aux lieux que traverse le personnage, à l'ordre des objets qu'il touche et à la manière dont ces objets sont situables dans l'univers diégétique. L'on se serait attendu à ce que l'espace soit une catégorie neutre servant de trame de fond à l'univers romanesque, où tous les personnages se rencontrent, indépendamment de leur statut et de leur rôle social. Or, pour R. Paquin et R. Reny (1984 : 167), « l'espace romanesque est plus qu'un simple décor de l'action. Sa spécificité doit être reconnue, ses significations dégagées. » Les personnages principaux de *La Vie de Marianne*² et de *La Trahison de Marianne* sont considérés comme le rebut et les balayures de la société, ceux dont tout le monde détourne le visage. Cela se traduit d'abord par le fonctionnement ségrégationniste de l'espace. Marianne ne peut faire valoir son titre de comtesse, tandis que le narrateur de *La Trahison de Marianne* se trouve honni en

¹ Le texte de référence ici est *Critique de la raison pure*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007.

² Nous noterons l'ouvrage dans la suite par LVM, de même que *La Trahison de Marianne* sera notée LTM

territoire étranger, et les deux sont ainsi victimes d'exclusion. Un tel espace, contrairement à ce que pensent DELEUZE et GUATTARI (1980 :458), ne peut être « fragile aux intrusions ». En revanche, il est étanche, protégé des « assauts d'un code qui chercherait à lui imposer ses privautés. » (WESTPHAL 2007 :88)

1. L'étanchéité des classes sociales et des races

La Vie de Marianne est l'aventure psychologique d'une orpheline dans un monde social restitué dans sa quotidienneté : la finesse des analyses et la satire des rapports sociaux sont évoquées de très bonne manière. Marivaux dévoile les préjugés et les déviances qui fondent le socle de l'étanchéité des classes au travers de la marginalisation spatiale. *La Vie de Marianne* est une mise en scène où l'auteur s'interroge sur la dialectique de l'intérieur et de l'apparence (Décote et Sabbah, 1989) tissant ainsi un subtil réseau de correspondances entre l'amour et les préjugés sociaux, dénoncé par le fonctionnement de l'espace. Dans *La Trahison de Marianne*, les différents lieux que visite le personnage sont un prétexte à la dénonciation des tares de la société moderne. Le roman de Bernard Nanga est une dénonciation du rejet du Noir par la France. La plupart des lieux que le personnage traverse sont un moyen de renforcer l'exclusion. Qu'il s'agisse de sa chaumine ou des espaces publics, le personnage ressent formellement l'exclusion à tout moment, dévoilant ainsi la xénophobie de la société française qui se dit pourtant garante de la fraternité et de la liberté internationales comme gages de démocratie.

1.1. La discrimination dans la rue

Le carrosse est l'un des lieux qui nouent la destinée et l'exclusion de Marianne. Dans le texte, différents événements sont liés à ce motif. Marianne est d'abord une miraculée du carnage sur la route de Bordeaux, à bord d'un chariot. Elle est la seule rescapée de l'expédition, mais par la suite, elle sera renversée par une diligence. Elle semble avoir noué son destin au carrosse ; cette voiture l'amène dans les résidences mondaines où son exclusion est renforcée, l'entraîne à l'exil, d'un couvent à un autre, loin de la vue de son amant. Le coche permet à Marianne de se promener dans les maisons luxueuses des aristocrates, et de revenir à son couvent non sans essayer de temps en temps quelque affront. Les différentes résidences des princes, dans lesquelles elle se rend au moyen du carrosse, permettent l'éducation de Marianne et la révélation de l'impossible rapport entre riches et pauvres. Lors même qu'elle croit se confondre à la noblesse, elle est toujours démasquée par un personnage qui surgit de façon intempestive. Dans LTM, le narrateur arpente les rues à longueur de journée, n'ayant pas les moyens de se payer le luxe d'utiliser le tram ou le bus. Seulement, il doit chercher les endroits où il est susceptible de rencontrer moins de personnes pour éviter les moqueries et les dénigrement dont la rue devient impassiblement complice. Dans la rue comme dans les boutiques, le regard des autres le juge, le dévisage et le rabaisse : le regard d'autrui devient un enfer.

Il est obligé de vivre en réclusion. Il sort de sa mansarde et n'y revient que de nuit, pour arpenter les rues et les bureaux dans l'espoir d'avoir un poste subalterne dans une entreprise, ou de plonger dans un restaurant. Par la force des choses donc, le narrateur sort et ne rentre qu'à des heures où personne ne peut le rencontrer, de peur d'avoir à affronter le regard de ses colocataires, et des autres usagers de la rue.

Il avoue à cet effet : « J'enfile rapidement mon pardessus. À cette heure, ils sont à leurs bureaux ou à leurs chantiers. Aucun risque de rencontrer quelqu'un dans l'escalier. » (LTM, 37) ou dans les rues. Sa situation est la résultante de l'égotisme et du rejet de l'autre, en tant que péchés de la Civilisation se traduisant par le pouvoir de l'espace.

L'exclusion des deux personnages est fortement matérialisée par la discrimination dans la rue, réservée à certains, refusée à d'autres. Marianne et le héros de LTM se sentent rejetés à partir du fonctionnement de la rue et des moyens de transport, ils le sont davantage à travers les lieux d'habitation.

1.2 La discrimination dans les lieux d'habitation

Les résidences princières dans LVM symbolisent le mur de l'étanchéité des classes. Elles sont ainsi le signe de l'appartenance aristocratique. Marianne y accède, mais reconnaît également son exclusion, comme les valets qui y travaillent : l'une et les autres ne peuvent se confondre à la haute classe. Tandis que Marianne y fait des apparitions sporadiques, avant de rentrer au couvent, les laquais sont logés dans des cloaques, à côté des animaux des nobles. Ensuite ils sont juste chargés de nettoyer ces homes lambrissés et marbrés. Ils se contentent de saluer du regard ce luxe insolent, condamnés à œuvrer dans un local où ils se reconnaissent étrangers de génération en génération. L'impossible communication entre les classes s'étale au grand jour. Tout le drame des laquais se joue sur cette contemplation. Ils se voient renvoyer leur image, au travers du miroir de ces demeures, et sont contraints de reconnaître leur faiblesse, obligés de vivre des largesses, de la magnanimité de leurs maîtres, usant à souhait de flatterie, d'adulation intéressée puisque la plupart sont payés au noir. Marianne traverse les demeures des Nobles et revient constamment à son abbaye, ce qui se révèle la ségrégation aristocratique.

L'un des affronts qui traduit la division de l'espace a été la révélation de l'identité de Marianne par la lingère chez qui elle a logé, alors qu'elle est sous bonne garde et qu'elle bénéficie des faveurs de toute la noble compagnie, courant à souhait la prétentaine. Marianne se trouvait alors dans une soirée mondaine avec son amant, en visite dans l'une des grandes familles de Paris. Mme Dutour est éberluée en voyant la pauvre orpheline bien mise, en train de dîner chez des Nobles en bonne compagnie. Aussi s'écrie-t-elle toute sémillante de retrouver celle qui l'aidait à essanger le linge, pendant que M. de Valville cherche à la dissuader, arguant qu'elle se trompe sûrement de personne :

Eh ! Merci de ma vie ! Demandez-lui si je me trompe. Eh bien ! Répondez donc, ma fille, n'est-il pas vrai que c'est vous ? Dites donc, n'avez-vous pas été quatre ou cinq jours en pension chez moi pour apprendre le négoce ? C'était M. de Climal qui l'y avait mise, et puis qui la laissa là un beau jour de fête ; bon jour, bonne œuvre ; adieu, va où tu pourras ! Aussi pleurait-elle, il faut voir, la pauvre orpheline ! Je la trouvai échevelée comme une Madeleine, une nippe d'un côté, une nippe d'un autre ; c'était une vraie pitié. (LVM, 185)

L'on mesure à quel point la noblesse traque tous ceux qui tentent de s'intégrer dans son groupe, les repoussant comme automatiquement vers un autre clan, ceux des laissés-pour-compte. Marianne n'aurait pas dû se retrouver dans cet espace privilégié, réservé aux Nobles. Dans cet extrait, la marginalisation est intentée par

La Dutour, personnage épisodique qui n'apparaît plus dans la suite de l'histoire après cette séquence de dévoilement et de dénigrement. Il était convenu de cacher la vraie identité de Marianne, afin qu'elle passe pour noble, mais les révélations de Mme Dutour la jettent dans un embarras extrême.

La modalité interrogative sert non pas à s'enquérir des informations dont elle est d'ailleurs la détentrice, mais plutôt à renforcer sa surprise. Aussi Marianne pâlit-elle à ces questions qui la mettent à nu. Elle n'aurait pas dû se présenter parmi ces illustres personnes; elle n'a ni nom ni titre à défendre. Marianne avait souhaité que le silence serve sa cause ; ainsi elle aurait pu se refaire une image auprès des gens qu'elle a appris à fréquenter. Cet espoir s'envole avec la révélation de sa logeuse. Mme Dutour, pour convaincre ses interlocuteurs, va jusqu'à donner son nom, et d'autres informations fiables sur la vraie identité de Marianne :

En un mot comme en cent, qu'elle parle ou qu'elle ne parle pas, c'est Marianne; et quoi encore ? Marianne. C'est le nom qu'elle avait quand je l'ai prise; si elle ne l'a plus, c'est qu'elle en a changé, mais je ne lui en savais point d'autre, ni elle non plus; encore était-ce, m'a-t-elle dit, la nièce d'un curé qui le lui avait donné, car elle ne sait qui elle est ; c'est elle qui me l'a dit aussi. Que diantre ! Où est donc la finesse que j'y entends ? Est-ce que j'ai envie de lui nuire, moi, à cette enfant, qui a été ma fille de boutique ? Est-ce que je lui en veux ? Pardi ! Je suis comme tout le monde, je reconnais les gens quand je les ai vus. (LVM, 185)

Marianne, du fait du dévoilement du stratagème, encourt la raillerie et l'exclusion des autres convives, qui s'étaient déjà piqués plus ou moins d'esprit pour elle. C'est d'une communion impossible qu'il s'agit, la communication entre les différentes classes étant une déconvenue, tant les barrières sont étanches. La classe des Nobles évolue en vase clos et met tous les moyens en jeu pour garder sa pureté. Tout changement de position sociale, même par le lien du mariage, est essentiellement iconoclaste : c'est un intolérable sacrilège.

Le héros de LTM ressent la haine des autres dès son arrivée en France. Il est incapable de se loger dans une maison convenable. La haine des Français s'étale au grand jour par le refus de lui céder un logement décent sous prétexte qu'il est Noir, et donc, incapable d'entretenir un appartement. Il est ainsi condamné à vivre sans abri jusqu'au jour où une logeuse lui cède une mansarde, non sans quelque ironie :

Lorsque Mme Lemaire m'avait conduit dans cette mansarde, avoue-t-il, elle m'avait dit « C'était un grenier ; on y remisait les vieux meubles et les documents de la famille. Je ne voulais pas louer cette pièce. Mais vous êtes la seconde personne à l'occuper. L'autre aussi était étranger, un maçon italien qui n'avait pas besoin de chauffage. Vous voyez, la France accueille tout le monde sans distinction. Un pays démocratique n'est-ce pas ? » (LTM, 13)

L'exclusion trouve préalablement un terrain d'expression dans la mansarde. L'appartement de Mme Lemaire est un pôle d'exhibition de l'irréductible discrimination qui doit être établie entre étrangers et Français. Aux chambres splendides et bien chauffées des autochtones s'oppose la chaumine de l'étranger. La partie lézardée et fissurée de la grange semble être réservée à l'accueil des étrangers. C'est une pièce à part, par son emplacement et par l'usage qui en est fait. Une dichotomie spatiale s'installe déjà dans l'appréhension des biotopes des protagonistes. Le sentiment de supériorité et la ségrégation sont nettement

perceptibles au niveau du fonctionnement de l'espace. Le héros, malgré son amour préalable pour la France, n'est pas assez ingénu et candide pour manquer de percevoir le rejet dans les propos de Mme Lemaire.

Si donc les Italiens n'ont pas besoin de chauffage, les Noirs, à plus forte raison, doivent nécessairement s'en passer. Les Nègres, encore moins que les Italiens, n'ont pas besoin de se protéger contre les intempéries du climat, à en croire Mme Lemaire. La location de cette grange qui accueille les vieux meubles traduit le manque de considération à l'égard de l'étudiant noir. Les propos de Mme Lemaire sonnent comme une insulte, tant les préjugés et le rejet y sont portés.

Les rares concierges qui acceptent de loger les étrangers leur imposent toutes sortes de privations et de restrictions dans l'usage des locaux. C'est pourquoi Mme Lemaire s'empresse d'ajouter : « Mais veillez à ce que la mansarde soit propre. La propreté est une manie de la famille. Chez vous les habitudes sont toutes différentes. Et si la proximité des toilettes vous gêne un peu, utilisez les bombes désodorisantes. » (LTM, 13-14) Il y a une inconvenance dans les propos de Mme Lemaire. On la surprend imposant une conduite à tenir à son locataire. En témoigne l'utilisation de l'impératif, le mode des ordres, des commandements, des injonctions. Cela suppose qu'elle se considère à une place supérieure, tant son discours traduit l'image qu'elle se donne et qu'elle se fait de l'étudiant noir.

Le sentiment de la supériorité blanche et de l'exclusion se profile déjà dans les premiers contacts entre le narrateur et la France, et ce davantage dans le fonctionnement de l'espace, lieu d'habitation. Une mansarde est par définition une pièce à moitié délabrée. Exiger que soit singulièrement maintenu propre un local branlant semble paradoxal, à moins de considérer que la propreté ne prend pas en compte la qualité des murs. Il est tout aussi incongru de constater qu'elle néglige les toilettes.

Ses propos trahissent les mobiles les plus profonds de sa répugnance. La fonction de son interrogation est plus rhétorique que phatique c'est-à-dire qu'elle n'attend aucune réaction de la part de son interlocuteur. En reconnaissant que les habitudes sont différentes, Mme Lemaire use d'un euphémisme pour insinuer que le narrateur, et partant les Noirs, sont sales et par conséquent ne méritent pas de se mêler aux Français, dans un même espace. Non seulement elle régente la tenue de la mesure de l'étranger, mais en outre elle refuse de reconnaître la propriété à son hôte, même ayant fait louer cette mansarde. Cela transparait de ce malentendu, l'une des rares fois où ils conversent :

- On ne vous voit guère, m'avait-elle dit en s'écartant pour me laisser passer.
- Je suis dans ma chambre, avais-je répondu, en m'écartant à mon tour pour lui laisser la rampe.
- Ah il me semblait que votre chambre était restée loin d'ici, avait-elle repris, d'une voix douce. (LTM, 85)

L'on perçoit que le narrateur n'a pas de chambre, et que la logeuse continue à avoir tous les droits sur la disposition et la tenue du cabanon. La feintise de la surprise a pour rôle de rappeler à l'étranger que Mme Lemaire n'a pas renoncé, suivant les règles de bail, à certains droits sur la propriété et le domicile. Dès lors on comprend pourquoi elle épie la chambre assidûment, alors même qu'elle est prête

à assigner un protêt faute de paiement contre lui, en début de mois. Elle lui envoie un billet dans ce sens : « Il serait souhaitable que vous aériez plus la chambre à cause des toilettes, m'écrivait-elle : un peu plus d'ordre ne ferait pas de mal non plus. Et si cela ne vous met pas dans la gêne, veuillez me régler le loyer dès le début du mois. » (LTM, 84) Ce billet cache mal un sous-entendu : Mme Lemaire effectue des visites domiciliaires, au grand mépris des lois sur le caractère inviolable de l'habitation. Le ton faussement respectueux ne fait que renforcer la valeur des impératifs. Ce premier sentiment de rejet est davantage confirmé par les autres espaces que traverse le personnage. L'exclusion du narrateur se lit au quotidien, dans tous les actes de la vie, à l'image de Marianne qui subit des humiliations dans les demeures aristocrates.

2. La ségrégation dans les lieux publics

L'espace confère à la noblesse de LVM le pouvoir d'affirmer sa supériorité et de tenir à l'écart tous ceux qui voudraient intégrer leur rang. Le roman de Marivaux, comme le soulignent L. Spitzer et J. Starobinski (1980: 52), « montre l'héroïsme séculier de la femme fière et vertueuse, abandonnée à elle-même au milieu du torrent de la vie », exclue de tous les ordres sociaux, tentant de s'insérer dans un ordre auquel elle croit appartenir, et dont elle est exclue, à partir de la discrimination spatiale. Le héros de LTM ressent le rejet de son pays de rêve dans la difficulté à obtenir un logement : ce qui traduit le début d'une trahison irrémédiable.

2.1. L'espace abbatial

L'espace abbatial contribue à traduire paradoxalement le pouvoir des Nobles et l'exclusion de Marianne, alors qu'il devrait être ouvert à tous. C'est dans ce cadre qu'a lieu la première expérience du sentiment d'amour de Marianne. Le reste de sa vie dépend en grande partie de cette rencontre. Le couvent est un pendant de l'église. En fait, il s'agit du même espace réparti en plusieurs compartiments. Marianne raconte son histoire à partir d'un couvent. L'église permet à Marianne de participer à la vie mondaine et l'accueille à la fin de ses jours, confidente de ses malheurs. L'espace se révèle une construction au service de l'idéologie séparatiste : d'une part les nobles, d'autre part les pauvres, signe de l'incommunicabilité entre les classes sociales.

Marivaux propose une réflexion approfondie sur les usages de la société divisée en classes plus ou moins impénétrables. Il est impossible de changer de classe, tant les barrières entre les groupes sociaux sont rigides. La notion de mobilité sociale demeure utopique. Par conséquent, Marianne est rejetée par la classe aristocratique à laquelle elle aspire, et croit appartenir. Marianne se promène ainsi dans les trois ordres sociaux -la plèbe, la noblesse et le clergé- drainant à chaque fois une critique sans complaisance de la société dans son ensemble. Marivaux dresse un réquisitoire contre cette pratique sociale, qui confine certaines personnes, en raison de leur sang, à ne jamais jouir de certains espaces réservés. Le monastère contribue tout autant à cette ségrégation, puisqu'il est le signe même du dépit social.

L'espace monastique devient la manifestation du pouvoir des clercs qui, se nommant ministres de culte, contribuent non moins à mépriser et à exclure Marianne

de l'aristocratie. Les avances et les tentatives de M. de Climal à l'endroit de Marianne l'attestent fort bien.

2.2. L'épicerie

Le narrateur de LTM se fait repousser au café ou à l'épicerie, et même dans les estaminets. Il devient un marginalisé, une sorte de débris de la société. La scène à l'épicerie de Jacques Lange en fournit la preuve. Le boutiquier est comparé à une antenne vivante avérée, qui transmet toutes sortes d'informations : il fait montre d'une façon exceptionnelle. Sa clientèle sort toujours de chez lui « aussi fortifiée que si elle revenait de la messe. On dit que le journal est aujourd'hui la prière du matin, M. Lange est un journal vivant. » (LTM, 41)

Néanmoins il refuse d'adresser la parole à un Nègre, qui doit d'abord attendre longtemps avant de se procurer son pain. Ainsi, sa boutique devient un repoussoir où se noue l'exclusion de l'étranger. Pendant que le narrateur veut passer sa commande, M. Lange lui tourne le dos, sûrement par mépris, au profit d'une autre dame blanche qui vient de rentrer dans le bazar : « J'allonge le cou, confie-t-il. Mais déjà l'épicier me tourne son large dos. La jeune femme qui vient de rentrer tend le filet. » (LTM, 40) Elle doit être servie en premier, au mépris des usages et du respect du rang. C'est le rôle dévolu à l'usage de la queue qui s'impose à la banque, à l'épicerie et partout où il y a besoin de rangement. Aussi oublie-t-il la présence du nègre, qui est obligé de recourir à un protolangage pour attirer sur lui l'attention : « Je me tiens à l'écart, dévoile-t-il, près d'une caisse remplie de bouteilles vides. J'attends que mon tour vienne, il ne viendra peut-être jamais. Je tousse, bousculant légèrement les bouteilles [...] La longue file diminue. Mais déjà d'autres clients s'alignent. » (LTM, 42)

Quand M. Lange décide enfin de prendre sa commande, il le méprise en lui annonçant un salmigondis de français de circonstance. Il est rapporté : « M. Jacques cesse d'arpenter l'épicerie. Il se souvient enfin, dit le narrateur, que je suis toujours là, que j'attends mon tour. Il reprend son souffle, s'approche de moi [...] Alors, Monsieur ne pas savoir ou vouloir faire la queue comme tout le monde ? [...] Alors quoi ? Tu dors debout ? Voyons, toi désirer quoi ? » (LTM, 45-46) L'emploi du verbe *se souvenir* traduit la quantité considérable de temps qui s'est écoulé, entre le moment où le narrateur est entré dans l'échoppe et le moment où il est servi. Le narrateur tarde à répondre, occupé plutôt à somnoler en raison de la longue attente qui a fini par l'assoupir. M. Jacques Lange conclut qu'il est incapable de s'exprimer en français, la langue de la Civilisation.

D'ailleurs, la couleur de sa peau prouve qu'il est un descendant des Yankees, un fils d'anciens esclaves. Il lui balbutie plutôt un amphigouri d'anglais et de français : « Mais enfin toi muet ? You Américain ? You parler anglais ? » (LTM, 46) La boutique de Jacques Lange témoigne du rejet que subit l'étudiant noir. Les bars où il se rend de temps en temps sont un autre lieu où s'entretient l'exclusion.

3. L'ingratitude de la mère patrie

LTM reprend l'exclusion de Marianne par la noblesse dans LVM, en la transposant à un autre niveau, le racisme qui se manifeste par la ségrégation spatiale. Dans le roman de Marivaux, la société est infanticide, refusant à la comtesse toute

reconnaissance de son statut tandis que dans celui de Bernard Nanga, l'espace est l'expression de la misanthropie et la xénophobie de la société française.

3.1. L'exclusion de Paul et ses amis

LTM traduit aussi l'ingratitude de la mère patrie, qui refuse de loger ceux qui se sont défoncés pour son bien-être en vue de la libération, pendant la Deuxième Guerre. Très évocatrice est la situation de Paul et ses amis. Ils occupent une vieille habitation détruite et abandonnée. Le lieu se réduit en un tas d'immondices susceptible d'être consacré en un géant pandémonium. Le narrateur fait la dure expérience de la condition de l'ancien tirailleur abandonné à lui-même, après les loyaux services rendus :

Nous entrâmes par une porte ébréchée, béante et qui aspirait le vent par toutes ses fentes. Ce dut être une belle résidence [...] Les compagnons de Paul étaient entassés au fond de la grande pièce, autour d'un feu de bois allumé dans l'ancienne cheminée. Quelques-uns dormaient dans de vieux sacs de couchage et dans trois lits qui serraient dans un coin. Les uns et les autres étaient prostrés. Ceux qui ne dormaient pas somnolaient, la bouche grande ouverte, les yeux bouffis, vitreux. Dans l'un des lits, des accès de toux secouaient une poitrine mal protégée par une couverture peut-être usée à force de passer de main à main. (LTM, 150)

La cabane de Paul et ses compagnons est le témoignage du fonctionnement ségrégationniste de l'espace dans LTM. Point n'est besoin de revenir sur la promiscuité qui règne dans cette maison dont la décrépitude est bien avancée. La porte n'existe que de nom, et rien ne bloque le vent de l'hiver ; la cheminée est un palimpseste, pourtant elle demeure assez visible pour qu'un feu de bois tente de retirer ces clochards d'entre les griffes de la mort. Tout est vieux dans cette mesure : les sacs de couchage, les lits, l'antique et vétuste couverture, tout usée par un usage excessif. Il n'y a pas de doute qu'elle ne protège plus contre les *froids brûlants* de l'hiver, d'où les quintes de toux d'un des compagnons de Paul, signe d'une vraisemblable putréfaction des bronches. Voilà ce que réserve la France aux anciens combattants dont le rôle dans la capitulation de l'ennemi nazie n'est pas à négliger : un univers délabré, abandonné.

La situation de Paul et ses amis préfigure celle de l'immigré des temps modernes, incapable de s'intégrer, parfois malgré ses compétences, dans le monde occidental. Les plus heureux vivent sans doute dans des habitations décentes, mais doivent essuyer les pires affronts à longueur de journée, à cause de la couleur de leur peau ou de leur accent dans la langue qu'ils empruntent et s'efforcent de manier tant bien que mal. La vieille mesure est un coin d'Afrique, à considérer la vie qui y règne :

Je reconnaissais mon Afrique natale. Une Afrique sans histoire, mais sans ruse ni mensonge, humiliée tout au long des siècles, saignée, mais toujours vivante et fière, confiante dans l'homme et sans rancune. C'était elle que j'avais connue. L'Afrique qui rit, qui chante et danse ses joies et ses peines ; celles dont le cœur, le verbe, les gestes battent, roulent, comme un tambour, d'un océan à l'autre, du désert à la savane et à la forêt. L'Afrique qui gronde comme les chutes d'eau de ses grands fleuves, verse les larmes de plomb comme ses midis, éclate d'un rire homérique et s'enfonce, épuisée, dans le silence. Je redécouvrais toute mon enfance, le lien du sang que j'avais cru rompre et qui renaissait. Mais c'était aussi l'Afrique appauvrie, prompt à trouver des sauveurs, à faire appel à des messies, à des libérateurs. (LTM, 151)

Tous les poncifs régulateurs de la perception de l'Afrique depuis les premiers contacts entre Noirs et Blancs sont transcrits dans ce témoignage, surdéterminés par la ségrégation spatiale. L'évocation d'une Afrique fière, mais surexploitée, donnée comme n'ayant ni culture ni histoire, et trouvant un exutoire dans les chants et les danses est repris dans l'optique de l'opposer à l'apparente civilisation occidentale aux contours plutôt barbares et déshumanisés. La cabane de Paul et ses compagnons est ainsi le renforcement de l'exclusion dans cette France homicide, ingrate et intentionnellement oublieuse des efforts fournis par les alliés noirs. D'autres espaces comme la boutique et les cafés fonctionnent sur ce même mode, tout tendant à établir une barrière étanche entre les étrangers et les Français, même dans des espaces communs.

3.2. La discrimination dans les services

Le narrateur est aussi objet de risée dans les estaminets, où on refuse catégoriquement de lui servir à boire ou à manger, même à prix d'argent. À part *Le Petit Chasseur* auquel le protagoniste de LTM est fidèle, l'accueil et les services dans les autres restaurants laissent à désirer, à cause de sa couleur. Chez Madame France, il se sent repoussé. « Ici ou dans la mansarde, avoue-t-il, ce sera le même froid. Et dans la plupart des bars et des restaurants, la politesse est souvent glaciale. On tolérait ma présence quand j'étais en compagnie de Thierry et de ses copains. En dehors du *Petit Chasseur*, je n'ose plus m'aventurer seul dans un restaurant. » (LTM, 82-83) Tant qu'il n'est pas en compagnie des Blancs, il est obligé, comme à l'épicerie, d'attendre longtemps avant de se faire servir, si on ne le rejette pas tout simplement.

J'ai attendu longtemps avant de me faire servir une infusion au tilleul. Il n'y avait pas beaucoup de monde dans le restaurant [...] Près de la porte, trois Arabes que j'avais trouvés, n'étaient toujours pas servis. À un moment donné, ils ont demandé avec animosité à Jackie la serveuse pourquoi elle ne leur apportait pas la boisson qu'ils avaient commandée. Jackie n'a pas répondu. Ils se sont levés et sont sortis en claquant la porte. (LTM, 83)

Le narrateur n'a pu avoir sa tisane verdelette que pour avoir été reconnu appartenant à la bande de Thierry. Les Arabes étaient de parfaits inconnus, et personne n'osait les désaltérer, même moyennant leurs dinars. Ils font partie de ces goyim encombrants et indésirables. Le rejet de la société s'étend à tous les étrangers : le racisme se mue en xénophobie :

Dans d'autres restaurants, note-t-il, je me suis aimablement fait mettre à la porte. L'obséquiosité des garçons et des serveuses en disait long. C'est simple. J'allais toujours au moment où l'on ferme. Inutile d'insister et de faire remarquer que les tables sont encore occupées. Ce sont des hommes d'affaires. Ils se sont réservés les tables pour la soirée. (LTM, 83)

Le narrateur se trouve ainsi rejeté de tous les côtés, même dans les lieux d'orgie, auxquels il est dévolu le rôle d'égayer les cœurs brisés. Il conclut qu'il n'est pas un homme à part entière. Il est obligé de se récuser les attributs humains, et commence une métempsychose dans le règne inférieur.

Le narcissisme caractéristique de l'univers de *La Trahison de Marianne* (NDINDA, 1987 et BOUELET, 1997,) amène le narrateur à se récuser les attributs de l'humain. Il se croit d'abord de l'ordre des tarins, avec qui il échange des rapports conviviaux. « De temps en temps, je jette quelques miettes aux oiseaux. Nous sommes de la même famille, les oiseaux et moi : la famille de ceux qui vivent au jour le jour, sans nous soucier de l'instant qui va suivre » (LTT, 84), confie-t-il. Les oiseaux paraissent plus dignes que lui, car il envie au moins leur liberté d'aller et de venir, sans être épouvantés par qui que ce soit. Personne ne les toise quand ils volent, et ils ne sont pas obligés de se tapir pour éviter tout contact avec leurs semblables. Le narrateur est ainsi obligé de se référer à un ordre inférieur.

Le regard d'autrui le transmue en une espèce de coléoptère. Sa vie devient éthérée et vaporeuse. Désormais il n'est plus que l'ombre de lui-même, sans appui et sans attaches véritables : « Un insecte, voilà ce que je suis, du gibier sans défense, dans cette tanière où je suis à peine à l'abri de ces regards qui me suivent dans la rue, comme on observe une bête insolite soudainement apparue dans un troupeau. » (LTM, 14)

Même rabaisé, il est toujours observé comme un masque exotique. Il est un intrus dans l'assortiment plus ou moins homogène de la race humaine, de l'espèce blanche : l'espace où il vit ne lui convient point, il en est marginalisé. Le narrateur est obligé de migrer encore plus bas : il se croit de la classe des diptères. Finalement, l'espace devient un symbole du rejet de l'étranger et le lieu de la manifestation de la misanthropie française.

Conclusion

L'exclusion des narrateurs, dans *La Vie de Marianne* comme dans *La Trahison de Marianne*, se lit sur plusieurs registres, tous liés au pouvoir accordé à l'espace. La répulsion se vit au quotidien, le déracinement est réel. Si Marianne est exclue à cause de l'incertitude qui plane sur son sang, le personnage de Bernard Nanga est un étranger qui fait face à la discrimination généralisée. Les différents lieux contribuent à cette exclusion. Marianne est promenée dans les ordres sociaux au moyen du carrosse, et comprend mieux son impossible insertion dans la caste des Nobles : le couvent la recueille à la fin de sa vie. Le héros de *La Trahison de Marianne* est banni en territoire étranger. Incapable de se loger convenablement, il ressent l'exclusion au quotidien. Le pouvoir attaché à l'espace est à l'origine de la répulsion des personnages, chez Marivaux comme chez Bernard Nanga.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

MARIVAUX, *La Vie de Marianne ou les aventures de Madame la comtesse de ****
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k423605v/f290.image.r=La+Vie+de+Marianne.langFR>. 25/01/2015.

NANGA Bernard (1984), *La Trahison de Marianne*, Dakar, NEA.

Ouvrages critiques

- BOUELET Rémy-Sylvestre (1997), *Narcissisme et autobiographie dans le roman de Bernard Nanga*. Paris, L'Harmattan.
- DECOTE Georges ; SABBAH Hélène (1989), « Les romans de Marivaux », *Itinéraires littéraires du XVIIIe siècle*. Paris, Hatier.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix (1980) *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*. Paris, Minuit
- NDINDA Joseph (1987), *La Trahison de Marianne. Essai psychanalytique*, Mémoire de Maîtrise, Université de Yaoundé.
- PAQUIN Michel ; RENY Roger (1984), *La Lecture du roman*. Québec, La Découverte.
- SPITZER Léo; STAROBINSKI Jean (1980), « Les structures formelles dans *La Vie de Marianne* », *Revue des sciences humaines*.
- WESTPHAL, Bertrand (2007) *La Géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris, Les éditions de Minuit